



**Kernos**

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion  
grecque antique

**18 | 2005**  
**Varia**

---

## P. MURRAY, P. WILSON (éds), Music and the Muses: The Culture of Mousike in the Classical Athenian City

Ellen Van Keer

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/kernos/1541>

DOI : 10.4000/kernos.1541

ISSN : 2034-7871

### Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2005

Pagination : 535-537

ISSN : 0776-3824

### Référence électronique

Ellen Van Keer, « P. MURRAY, P. WILSON (éds), Music and the Muses: The Culture of Mousike in the Classical Athenian City », *Kernos* [En ligne], 18 | 2005, mis en ligne le 24 mai 2011, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1541> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kernos.1541>

---

hommes intervient après trois autres et est ordonnée à l'imitation du monde, lequel est déjà une imitation de l'intelligible. – J. Laurent (« La beauté du dieu cosmique ») confronte la beauté de ce dieu avec les définitions du beau présentes dans les dialogues. C'est la vie, dans son éternelle jeunesse, qui donne au monde sa beauté éclatante, laquelle suscite une émotion admirative qui pousse à la philosophie. – La contribution de F. Fronterotta « La divinité du Bien et la bonté du dieu producteur » aborde un des points cruciaux de la théologie platonicienne; s'interrogeant sur le statut ontologique du Bien dans son rapport avec la divinité, elle argumente contre la thèse d'une équivalence, voire d'une identification entre le Bien en soi et une divinité suprême. – Complément bien utile à son bel ouvrage sur la piété en Grèce ancienne (cf. *Kernos* 15, p. 489-495), qui n'accordait à la réflexion philosophique qu'un développement très ciblé, la communication de L. Bruit Zaitman, intitulée « Impies et impiété de l'*Euthyphron* aux *Lois* », propose notamment du premier de ces deux dialogues une interprétation solidement étayée. Très pertinente m'apparaît aussi la mise au point de L.-A. Dorion à propos du signe divin qu'invoquait Socrate (« Socrate, le *daimonion* et la divination »); se fondant sur une étude des textes de Platon et de Xénophon, il examine les rapports que ce signe divin entretient avec la divination et montre qu'on a tort de parler du « démon » de Socrate comme d'un être intermédiaire entre l'homme et la divinité. – Faisant suite à la contribution d'A. Castel-Bouchouci sur « La finalité religieuse de l'éducation dans les *Lois* », étude éclairante mais un peu décentrée par rapport au titre de l'ouvrage, les trois derniers articles traitent de thèmes particuliers relatifs à la postérité de Platon chez Proclus, chez Grégoire de Naziance et chez Marsile Ficin.

Bénéficiant d'une édition très soignée, pourvu d'une bibliographie de plus de 200 titres, l'ouvrage est bien mis en perspective dans un avant-propos que l'on doit au directeur de la publication. Qu'il me soit permis cependant d'y relever un propos conclusif qui prête à discussion. L'être intelligible, est-il dit justement, est ontologiquement plus éminent que les dieux. Peut-on tirer de là que « le divin n'est pas dans la pensée de Platon la réalité la plus haute » ? On peut en discuter. Les dieux, dotés d'un corps et d'une âme, auxquels il se réfère n'ont pas, en effet, le monopole de la réalité divine; le *Pbèdre* (249c) précise, au contraire, que c'est son attachement aux Idées qui fait qu'un *θεός* est un *θεός*. Par-delà les dieux, il est donc bien une réalité divine dont ils tirent leur être propre. D'autre part, ce même dialogue se plaît à montrer l'âme humaine, lorsqu'elle aperçoit les Idées, en proie aux mêmes sentiments de crainte et d'effroi que suscitent d'ordinaire les épiphanies divines (254b-c, etc.). On se gardera bien d'en conclure que les Idées sont des dieux, mais il ne faudrait pas non plus, à l'inverse, dénier à ces textes et à d'autres similaires toute portée religieuse et théologique. À dessein, la théologie platonicienne demeure énigmatique.

André Motte  
(Université de Liège)

Penelope MURRAY, Peter WILSON (éds), *Music and the Muses: The Culture of Mousike in the Classical Athenian City*, Oxford, Oxford University Press, 2004. XIV + 438 p. ISBN 0-19-924239-9.

Issue d'un colloque tenu à l'université de Warwick en 1989, ce volume propose maintenant au grand public une approche de la musique grecque beaucoup plus large que la pratique habituelle en pays anglo-saxon. La recherche en histoire de la musique a traditionnellement traité de la musique grecque comme de la musique occidentale. Elle s'est occupée d'avantage de ses aspects dits 'historiques': instrumentation,

notation, théorie, philosophie, style, évolution... Cette approche, trop limitée, ne parvient pas à saisir toute la complexité de la musique chez les Grecs. De fait l'introduction, fort instructive, affirme que le présent volume n'aborde pas la 'musique grecque' au sens strict – le sens moderne – mais qu'il a précisément comme but d'exposer cette catégorie culturelle beaucoup plus large et tout à fait fondamentale qu'est la *mousikè* grecque. La *mousikè technè*, les arts placés sous la protection des Muses, ne concernaient pas seulement la musique. Elle comprenait aussi la poésie, la danse et d'autres acquisitions culturelles comme les sciences historiques et les mathématiques. La *mousikè* nous conduit vers le cœur même de la culture grecque. Elle y occupait une place essentielle mais sous-estimée dans les études classiques. Même dans le sens plus étroit d'arts et de pratiques sonores, sa portée et ses capacités restent encore largement ignorées. Ce n'est qu'assez récemment, et notamment avec les apports de l'étude de la littérature grecque non tant comme de simples textes poétiques mais plutôt comme des performances culturelles variées, que l'attention des hellénistes s'est tournée vers la dimension fondamentalement musicale de la culture – orale ! – grecque. Parallèlement, la recherche en matière de musique s'est élargie à l'étude du comportement musical grec dans sa totalité. Il est significatif que le volume entreprenne l'examen d'éléments musicaux dans différents domaines de la vie en Grèce (religion, théâtre, politique et éducation) et que ces études soient menées par des hellénistes venant d'orientations variées (l'histoire de la musique, la philologie, l'histoire des religions...). Leur objectif commun, fort prometteur et très ambitieux, est d'exposer l'ampleur et la richesse de la *mousikè* grecque. Cette vaste problématique est abordée ici dans une première phase, en mettant l'accent sur la culture musicale de l'Athènes classique. Ce résumé se concentre sur les contributions en matière religieuse, suivant l'orientation de *Kernos*.

Les communications rassemblées dans la première section intitulée « *Mousikè and Religion* » incitent à l'étude novatrice des dimensions musicales et performatives de la religion grecque ancienne. Alex Hardie explore les relations des *Muses and mysteries* (p. 11-37). Bien que les Muses elles-mêmes n'aient jamais fait l'objet d'un culte à mystères, leur rapport aux mystères dépasse le niveau de la simple homophonie ou de l'allégorie. La musique, instrumentale et chorale, sous le patronage des Muses, jouait un rôle fondamental dans les cérémonies d'initiation des cultes à mystères comme à Éleusis. Or, les Muses présidaient à l'inspiration divine et à l'éducation de l'homme, autant par la poésie que par la musique, par l'intermédiaire de l'*aiodos*. L'enchevêtrement de la musique et de la connaissance est commun aux Muses et aux mystères. Dans *Changing the choral worlds: song-dance and society in Athens and beyond* (p. 39-65) Barbara Kowalzig examine le rôle socio-politique des chœurs dramatiques dans la démocratie athénienne et elle constate un paradoxe flagrant. D'un côté, la participation générale des citoyens au chant des chœurs exerçait une fonction socialisante très importante dans la formation et la consolidation de la démocratie de la *polis* athénienne. De l'autre côté, les performances dramatiques ne s'orientent à la limite que vers un seul dieu, Dionysos. Les chœurs démocratiques de Dionysos, bien qu'ils soient parmi les plus accessibles, les plus aptes à la participation des citoyens comme au contrôle de l'État, présentaient aussi des difficultés pour le polythéisme, la démocratie et la cité elle-même. Ian Rutherford pour sa part explore le rôle des chœurs dans les relations entre les États. *Song-Dance and State-Pilgrimage at Athens* (p. 65-90) traite des *choroi théoriques* : des délégations chorales envoyées en pèlerinage pour représenter la cité auprès d'autres et pour accomplir ses devoirs à l'occasion des grandes fêtes panhelléniques. Les *choroi de theoroi* athéniens envoyé à Delphes et les Pythaidés hellénistiques sont exemplaires. Par leur ensemble caractéristique de moyens

musicaux, textuels et visuels, ces chœurs s'adaptèrent particulièrement bien à la présentation – souvent exagérée – d'une cité individuelle par la propagation des styles locaux ainsi qu'à la représentation de la cité idéale par la création d'une impression d'harmonie et d'unité : un chœur pour chaque cité, affirme Xénophon (*Mem.* III, 3,12). Reste que c'est un office peu connu et mal attesté. Le manque de sources est pareillement problématique pour l'étude de la Pyrrhique. C'est en examinant l'ensemble de tous les contextes particuliers dans lesquelles cette danse a été exécutée que Paola Ceccarelli, dans son article *Dancing the Pyrriche in Athens* (p. 91-117), essaie de trouver des indications et des explications des valeurs, des modalités, de la position et de la fonction de la danse armée dans la société athénienne au sens large. Nos informations sur l'exécution de cette danse lors des Panathénées, Tauropolies, Apatouries et sur la scène (dans la tragédie, le dithyrambe, la comédie et la lyrique chorale) affirment son caractère davantage militaire, collectif et civique. La Pyrrhique sert essentiellement à l'intégration de l'individu et à l'affirmation du groupe. Ainsi, elle s'adapte fort bien au culte dionysiaque comme aux rites funéraires, sans que ceci représente, comme on l'a ordinairement envisagé, une dégradation de ces danses armées dans la société grecque ancienne.

Dans la deuxième partie, « *Mousikè on stage* », l'accent se déplace vers le théâtre grec. Eva Stehle (*Choral prayer in Greek tragedy: euphemia or aischrologia?*, p. 121-155) et Claude Calame (*Choral forms in Aristophanic comedy: musical mimesis and dramatic performance in classical Athens*, p. 157-184) exposent le rapport fondamental et sous-estimé qui a existé entre le texte et le rôle littéraire des chœurs d'un côté et de l'autre côté la fonction et la portée religieuse des chants choraux dans les drames exécutés lors de fêtes à Athènes. Avec Andrew Barker (*Transforming the nightingale: aspects of Athenian musical discourse in the late fifth century*, p. 185-204) on entre dans la vogue hautement problématique de la « nouvelle musique ». Elle s'est développée vers la fin du v<sup>e</sup> siècle av. J.-C. dans le contexte des dithyrambes et du théâtre. Les communications de la troisième section « *The Politics of Mousike* » en évaluent l'impact beaucoup plus largement politique, éthique et historique (E. Csapo, *The Politics of the New Music*, p. 207-248; R. Wallace, *Damon of Oa: a music theorist ostracized*, p. 249-267; P. Wilson, *Athenian strings*, p. 269-306). La dernière section « *Mousike and Paideia* » considère le rapport primordial perçu par les Grecs entre les pratiques musicales d'un côté et l'éducation et le divertissement de l'autre (A. Ford, *Catbassis: the power of music in Aristotle's Politics*, p. 309-336; V. Wohl, *Dirty dancing: Xenophon's Symposium*, p. 337-363). Le volume se conclut sur une contribution de Penelope Murray « *The Muses and their arts* » (p. 365-389) qui livre une belle synthèse des prémisses et des objectifs du livre dans son ensemble. Les Muses et la « *Mousikè* » ont joué un rôle essentiel dans la transmission des pratiques, des coutumes et des attitudes panhelléniques autant que locales. Les pratiques musicales ont été un moyen privilégié d'interaction entre les humains et de communication avec le divin. La dimension musicale et sonore était tout à fait fondamentale dans la vie entière des Grecs anciens. On l'a perdu de vue et « d'oreille ». La musique est un sujet nouveau, un passage obligé et porteur dans la recherche actuelle en histoire culturelle grecque. Ce volume en présente une première démonstration très bien faite et fort bienvenue.

Ellen Van Keer  
(Centre Leo Apostel – VUB)